

Pour nos patois

Autor(en): **Monod, Eugène / Tappolet, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 23

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 8 juin 1918. — † François Guex. — Pour nos patois (Eug. Monod). Les patoisans à Maraçon (E. Tappolet). — L'occasion manquée. — Les fraises. — Lettre de l'arbre de la Liberté de Moudon adressée à tous ses amis et ennemis. — Campagnards et citadins. — La fenaison. — Questions et devinettes vaudoises (L'Angeline du Plat de la Praz). — Les mécomptes de Mouille-Boille (My.). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

† François Guex

MONSIEUR François Guex, ancien directeur de l'Ecole normale, ancien professeur de pédagogie à l'Université de Lausanne, est mort le 4 juin. On sait les services rendus par lui à notre pays. Les quotidiens les ont dits en retraçant sa belle carrière d'éducateur. Ah ! certes, il ne fut pas le « pédagogue qui n'aime pas l'enfant ». Si, pour la cause de l'enseignement, grande est la perte, elle est plus cruelle encore pour ceux qui eurent le privilège d'être de ses intimes. Le *Conteur Vaudois* avait en lui un ami d'une fidélité à toute épreuve. Malgré ses tâches absorbantes, il ne dédaigna pas d'y collaborer. Nos lecteurs se souviennent assurément de ses gaies historiettes en patois, signées : Djan-Daniet. Fils d'agriculteurs, né à Escherin sur Lutry, il avait passé sa jeunesse en ce hameau perché entre le vignoble de Lavaux et les sapinières du Jorat. Tous les travaux de la campagne lui étaient familiers. Sur l'alpe, où le conduisaient les vacances d'été, bien souvent il faucha le gazon pour ses chèvres, qu'il traitait lui-même, et il aimait à se rappeler le temps, où durant toute une saison, il fit le fromage à la « fruitière » d'Escherin. Il était plus fier de ces titres de paysan que des distinctions flatteuses, des diplômes, des rosettes et des plaques que lui avaient valu ses ouvrages. Sans doute, les esprits supérieurs sont modestes ; mais n'est-il pas touchant autant que rare l'exemple de cet homme des champs devenu une illustration de ce monde, tout en demeurant campagnard dans les moelles et en gardant le respect de ses humbles origines ? François Guex était un Vaudois de la vieille roche.

POUR NOS PATOIS

La commission philologique du Glossaire des patois romands s'est réunie dernièrement à Vevey, où elle a tenu deux séances.

Elle va faire imprimer en Suisse un volume des *Relevés phonétiques* confiés à M. E. Tappolet, professeur à l'Université de Bâle. Ce recueil est plutôt une œuvre scientifique destinée aux philologues. Il montrera comment certains mots, certaines phrases, d'un usage courant — environ 600 — sont prononcés dans une soixantaine de localités ; la notation en sera rigoureusement scientifique.

Aujourd'hui, l'enquête sur les 227 questionnaires est achevée ; elle a duré onze ans ; on a recueilli plus d'un million de fiches, dont la plupart sont classées ; on a utilisé aussi les en-

quêtes sur place et le dépouillement des nombreux textes indiqués par les deux volumes de la *Bibliographie* ; ces enquêtes vont encore se poursuivre pendant un certain temps.

On pense que les premières livraisons du *Glossaire* pourraient paraître à partir de 1920.

M. J. Cornu, professeur à l'université de Gratz, actuellement à Corseaux, un philologue romaniste distingué et membre honoraire de la commission, a assisté à une partie de ces séances.

Hommage lui a été rendu pour les grands services qu'il a apportés à la cause du patois ; il fut l'un des premiers chercheurs scientifiques qui fit sortir de l'oubli des richesses linguistiques. Il a fourni à la commission des documents de valeur, en particulier son « Glossaire du patois de Cuves. »

Par une heureuse coïncidence, la société veveysanne des « Amis du patois » faisait le lendemain son excursion-séance annuelle à Maraçon. Cette société modeste compte 45 membres vaudois et fribourgeois ; elle maintient la tradition du patois en pleine cité veveysanne ; elle le parle et se propose de la soutenir avec plus d'efficacité.

Sa réunion de Maraçon a été suivie par MM. J. Cornu et E. Tappolet, qui ont manifesté leur plaisir de voir qu'on aime encore le patois sur les bords du Léman. Ils ont exprimé le désir que le patois, qui fut la véritable langue nationale de la Suisse romande, trouve longtemps encore des admirateurs fervents.

Il est possible que l'exemple de Vevey soit suivi ailleurs. Il faudrait que des « Amis du patois » se groupent un peu partout en Suisse romande afin de constituer, à côté de l'activité savante des philologues, un faisceau populaire et patriote ayant pour tâche de faire revivre autant que possible la langue des ancêtres. Pourquoi ne verrait-on pas se produire en Suisse romande le mouvement qui pousse les Romanches à se grouper, avec tant de succès, et à élever chaque année de nouveaux monuments linguistiques à leur « favella » maternelle ? Il ne faut pas laisser les savants s'occuper seuls du patois ; il convient que leur action trouve un appui, un écho au sein du peuple romand.

D'ailleurs, pourquoi ne donnerions-nous pas à nos patois la place que ces mêmes patois occupent en Suisse allemande, où l'on s'y intéresse plus que chez nous ? Sait-on que la petite chrestomatie *Po recafà* est étudiée avec attention dans certains cours des universités de Bâle et de Zurich ? Faisons à nos patois le même honneur qu'on leur accorde au delà de l'Aar.

Et que tous les amis du patois se groupent, qu'ils se réunissent de temps en temps pour parler, chanter et redire les choses si savoureuses écrites en dialecte ainsi que le font les « Amis du patois » de Vevey. EUG. MONOD.

Les patoisans à Maraçon.

M. le professeur Tappolet donne aux *Basler Nachrichten*, de la réunion de Maraçon, citée plus haut, une relation dont voici la traduction :

« Les patois dans les régions protestantes de la Suisse romande se meurent, on ne le sait que trop. Pour retarder le plus possible leur disparition, il s'est fondé à Vevey une société qui s'est donné pour tâche de maintenir de son mieux le patois vaudois. Elle s'appelle le Club patois. Ses membres appartiennent aux cercles les plus divers, mais l'élément dominant est d'origine campagnarde et d'âge rassis. Un brin d'embonpoint n'est pas un motif d'exclusion. Jeunes, le patois était leur idiome maternel. Aussi éprouvent-ils le besoin de s'en rafraîchir l'esprit de temps à autre en d'intimes agapes.

« J'eus le plaisir, à la Pentecôte, d'assister à leur assemblée de cette année-ci. Rare jouissance pour le patoisant ! C'était, entre Palézieux et Châtel-Saint-Denis, en une auberge villageoise perchée sur une hauteur à l'air pur. A travers les buissons et les arbres en fleurs brillait au loin la chaîne des Alpes. Les convives étaient une vingtaine. Pendant tout le repas, il n'est pas permis de dire le moindre mot en français. Des amendes sont infligées aux coupables. Au début, la conversation ne fut pas des plus animées. Il faut dire que le menu rustique appâté par l'aubergiste était si parfait que se taisaient toutes joies autres que les matérielles. Ça et là, quelque commensal disait à son voisin : *Prindê-vo onna gotta dè sepa ?* ou bien : *Volyâ-vo on bocon dè tsambetta ?* Et c'était tout. Mais au dessert, les langues se délièrent, et avec quelle fougue ! L'énergie n'est pas précisément une des qualités que nous nous plaisions à reconnaître aux Welsches. En cette occurrence, nous vîmes que notre jugement avait grandement besoin d'être réformé. *Monsu* Ch. Lädermann tenait le sceptre de la présidence avec une autorité et un esprit de discipline remarquables. Discours, toasts et gais propos se succédaient comme dans le mieux dirigé des « commers ». Le tout en patois. Malgré son nom german, on lui a confié avec raison la direction de ce groupement de linguistes romands. Il parle, en effet, le patois à ravir et connaît admirablement son monde. Tous ceux qui avaient quelque chose à dire eurent leur tour.

« Dans son discours d'ouverture, M. Ch. Lädermann salua la présence de deux romanistes : M. Jules Cornu, qui le premier enseigna les langues romanes à l'université de Bâle (1875-1877), et l'auteur de ces lignes. Le doyen d'âge but en termes émus à la *bouna marè patrie* ; puis ce fut, avec toute la verve romande, une série de harangues, de chansonnettes, de poésies, d'anecdotes et de drôleries. Je goûtai particulièrement *Lo corbé et lo renâ*, la fable inspirée par La Fontaine à l'excellent poète patois Louis Favrat et que dit un de ses élèves ; ainsi qu'un morceau en patois des Ormonts, où M. Eug. Monod, rédacteur de la *Feuille d'avis de Vevey*, fit avec esprit la satire des événements politiques.

« Si la jeunesse n'est plus guère captivée par l'ancien parler du terroir, des réunions comme

¹ Plus exactement : *Les amis du patois*. (Réd.).

celle-ci montrent néanmoins combien grande encore est la force d'attraction de cet idiome, qui fut la vraie langue nationale de la Suisse romande. Eldorado des dialectes, notre pays est le seul où l'on entende les humbles et les grands s'exprimer dans le même langage, et c'est au groupe des patoisans de Vevey que revient le mérite de s'efforcer de conserver au beau Pays de Vaud une si honorable tradition.»

E. TAPPOLET.

L'OCCASION MANQUÉE

(Patois du Dauphiné).

Vetia ¹ ma journa fata,
Faut m'allâ proumenâ.

Pe le camin ² rencontro
La fellie u jardinî. ³

La pri pe sa man blanche,
U boué ⁴ ie la menai.

Sitou den la lizire
Se metit à pllourâ.

— Qu'ayé-vo don, la bella,
Que vo fâ tan pllourâ ?

— Pllouro que ie so jeuna,
Que ie so-t-en dangi.

— Ne pllourâ pa, la bella,
Du boué vo sortiri.

Sortia de la lizire
Se metit à chantâ !

— Qu'ayé-vo don, la bella,
Que vo fâ tan chantâ ?

— Chanto la grossa bête
Qu'a pa seu m'embrassâ.

— Tornon z'y don, la bella,
Lliaudo t'embrassara.

— Quan te teniâ la càilla,
Folliâ la plemassî ⁵.

Un souhait. — L'autre jour, à la campagne, un petit citadin considérait avec étonnement une bonne femme qui, faute d'autre grasse nourriture, versait du lait dans l'auge des grets.

— Maman, dit-il en courant vers sa mère, je voudrais être un petit cochon.

Les fraises. — Nous entrons dans la saison des fraises. Voici, à ce propos, quelques conseils à l'intention de nos lectrices, pour leur profit et celui de leurs familles.

Il ne faut jamais laver les fraises : elles perdent plus de la moitié de leur parfum. Quand elles sont ensablées, il faut les faire sauter à plusieurs reprises dans une mousseline mouillée ; le sable ou la terre restera attaché à la mousseline, et les fraises ne perdront rien de leur qualité.

Et cependant, voyez la contradiction, nombre de personnes veulent, au contraire, qu'on lave les fraises dans la crainte de microbes et de vers provenant des pailis que l'on a l'habitude de masser au pied des fraisiers pour y entretenir l'humidité.

LETTRE DE L'ARBRE DE LA LIBERTÉ

DE MOUDON

ADRESSÉE A TOUS SES AMIS ET ENNEMIS

Citoyens,

Vous savez que je suis un des plus beaux arbres de liberté qu'on a planté en 1798 ; je coûte au moins quatre cent franc à la commune de Moudon ; je croissais aux forêts tranquillement avec mille sapins mes frères, lorsqu'on m'a fait l'honneur de me choisir pour être l'arbre de la liberté. Chacun sait que je n'y ait mis aucune malice et que l'on m'a coupé par la racine, pour me planter sans racine. Je n'ai

¹ Voici. — ² Chemin. — ³ La fille du jardinier. — ⁴ Bois. — ⁵ Il fallait la plumer.

fait aucun mal à personne et cependant on a commis un attentat envers moi, dans la nuit du 13 au 14 décembre l'on a essayé de me mutiler, mais dès le lendemain de bon set loyaux citoyens, qui connaissent ma parfaite innocence, se sont empressés de me garantir contre de nouvelles attaques par plusieurs bandes de fer dont ils ont entourés mon corps. Vous savez, citoyens de tous les partis, que si je n'ai pas encore produit des fruits, il n'y a aucune faute de ma part, parce que tous les différents provisoires qui se succèdent, qui se culbutent et qui épuisent la nation m'ont tirailé politiquement dans tous les sens, j'ai déjà reçu plus de cent coups de hache politique, en sorte que je n'ai plus qu'un souffle de vie morale. Il ne me reste donc que mon existence corporelle laquelle ne fait aucun tort à qui que ce soit. Il y auroit, par conséquent et pour le moins, autant de passion de la part de ceux qui me jetteraient par terre, qu'il y en a eu de la part de ceux qui m'ont planté.

Cette violence qui d'ailleurs pourroit occasionner de funestes effets et de méchantes noises, seroit inutile pour ramener notre argent, nos trésors, nos denrées. Les Bruns, les Pigéons, les Rampons, les Rapinat, les Grugeons, les Masséna, etc., ne se désisteront pas d'un sol ; on auroit beau m'abattre, ils ne rendront pas un dénier ; ils rient des sottises aristocratiques, comme ils ont ris et profité des exagérations démocratiques.

Salut républicain,
L'arbre de la liberté.

Moudon, le 17 décembre.

La tuile. — On discutait sur ce qu'il y a de meilleur comme couverture des toits — la tuile ou l'ardoise. Un enfant, qui écoutait la discussion, interrompant :

« Et les hypothèques, papa ? Tu dis toujours que notre maison en est couverte ! » — G.

CAMPAGNARDS ET CITADINS

On nous communique l'appel suivant à la population des campagnes. Nous abrégons :

La rareté et la cherté des aliments ont provoqué, parmi la population scolaire lausannoise, un état inquiétant de faiblesse et d'anémie qui atteint particulièrement les enfants des classes nécessiteuses. Il est indispensable de remédier par les moyens les plus utiles à la sous-alimentation dont souffrent ces enfants. Parmi ces moyens, le séjour à la campagne, complété par une alimentation suffisante apparaît comme l'un des plus utiles, pour l'été.

Malheureusement, les conditions économiques empêchent la plupart des parents de recourir, pour leurs enfants, à ce moyen, généralement coûteux. Les colonies de vacances ne peuvent atteindre un nombre suffisant d'enfants. Les cures d'air, l'œuvre de Vidy-plage, ne peuvent donner le supplément d'alimentation nécessaire à nos enfants.

C'est pourquoi, forte des déclarations de solidarité faites au Grand Conseil et dans diverses assemblées, la Direction des écoles de Lausanne adresse un pressant appel aux populations des campagnes et demande aux familles disposées à prendre chez elles un ou plusieurs enfants, pendant au moins trois semaines et cela dès le 15 juillet, de vouloir bien s'annoncer, en indiquant, cas échéant, les conditions spéciales qu'elles exigent.

La Direction des écoles fera désigner, par son Service sanitaire les bénéficiaires de ces séjours de vacances et, avec l'assentiment des parents, procédera à la répartition des pensionnaires.

Populations des campagnes vaudoises ; les petits Lausannois, qui pâtissent de la crise, vous demandent de leur aider à la supporter. Vous répondrez à leur appel, affirmant la force des liens qui doivent unir les habitants de notre beau canton. — Direction des écoles. Lausanne.

La bonne voie. — Dans une pinte du village il y a tapage et rixe. Un des auteurs du scandale est un aiguilleur.

Le pasteur, qui arrive sur ces entrefaites, sermonne vertement notre homme et l'engage à rentrer dans la bonne voie.

— Je veux bien, répond ce dernier, mais pour ce qui est de la bonne voie, Monsieur le pasteur, vous n'y mettez jamais autant de gens que j'y en ai mis ! — G.

LA FENAISON.

Nous trouvons, par hasard, les vers manuscrits que voici. Ils sont tout à fait de saison. Comme signature : « Stella », avec la mention « traduction de Robert Nicolle ». Qui est Stella ? Qui est le traducteur ? De quelle langue ces vers ont-ils été traduits ? Tout autant de points de interrogation.

VENEZ, fillettes et garçons !
Venez tous, garçons et fillettes !
Nous répondrons par nos chansons
A la chanson des alouettes.

Accourez de près et de loin,
On a fauché l'herbe fleurie.
Que partout les meules de foin
S'amoncellent dans la prairie !

Comme les bras sont pleins d'ardeur !
Comme les cœurs sont à la joie !
Sentez-vous quelle douce odeur
La plaine humide nous envoie ?

Dans les sentiers, dans les sillons,
Ramassez bien chaque brin d'herbe,
Du soleil les ardents rayons
Mettent de l'or sur chaque gerbe.

Et ce soir avec des chansons,
Tout autour d'une meule ronde,
Les fillettes et les garçons
S'assembleront pour une ronde.

La bonne raison. — Entre gosses :

— Tu vas au cyné, dimanche ?

— Non. Mon papa dit qu'on ne peut pas faire cette dépense.

— Ben sûr, vous n'avez pas les cartes à payer réduites !

(Authentique.)

QUESTIONS ET DEVINETTES VAUDOISES

(Extraits du cahier de Pierre Jeannot.)

Où les disputes se prolongent-elles ? à Ecléppe.
— Où pompe-t-on l'eau sucrée ? à Puidon.
— Où les ménagères ont-elles le plus de travail ? au Chenit. — Où les gens sont-ils rigolos ? à Founex. — Où brûle-t-on, en hiver, plus de fagots ? à Froideville. — Où donne-t-on la volaille ? à Donneloye. — Où les meules sont-elles plutôt douces ? à Collombier. — Où conserve-t-on une précieuse relique ? à Saint-Croix. — Où calme-t-on ses douleurs ? à Barmes. — Où brûle-t-on les plus belles bougies ? à St-Cierges. — Où lave-t-on le mieux la lessive ? à Bassins. — Où est-on le plus mal couché ? aux Planches. — Où est-on le mieux blanchi ? à La Chaux. — Où chacun est-il dans l'aisance ? au Lieu. — Où peut-on voir les plus belles lunes ? d'Ecublens. — Où les abstinents vont-ils de préférence ? à Fontaines. — Mais les autres se dirigent vers Les Tavernes. — Quels sont parmi les Vaudois, ceux qui sont le plus insupportables ? ceux de Roche. — Où doit-on toujours faire une halte ? à Crans.

Quelle est, entre toutes les communes du canton, celle qui porte le numéro un ? Première. Quelle est la plus croyante ? Croy ; la plus rébarbative ? Crin ; la plus légère ? Saint-Livres ; la moins stable ? Brenles ; la moins sensée ? Faoug ; la plus homogène ? Epesses ; la plus avancée ? Rances ; la plus fraîche ? Bâle ; la plus méridionale ? Provence ; la plus française ? Champagne ; la plus espagnole ? De Martin.

Quelle est la plus petite ville du canton ? Villette ; et la plus récente ? Villeneuve.

Maintenant, dites-moi, si Abraham le triarcho revenait sur la terre où dresserait sa tente ? A La Sarraz, près de la gare. Il se serait ainsi entre l'Agar et la Sara !

Après cela, on peut fermer pour un temps le cahier de Pierre Jeannot, qu'en dites-vous ? (Pour copie conforme.)

L'Angelina du Plat de la Prairie